

**Vive la baleine de Mario Ruspoli et Chris Marker**

(1972 / 16'07)

**Remarque :** cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

[Générique : (c) Argos Films 1972. Visa ministériel 40.427 / *Vive la baleine* / baleines : Mario Ruspoli / vivats : Chris Marker / assistés par Germaine et Mario Chiaselotti / voix magistrale : Casamayor / voix intérieur : Valérie Mayoux / voix musicale : Lalan – générique : Timour Lam]

**Voix off – guide (GD) :** Ceci est la grande baleine bleue et au-dessous, la finback, l'animal le plus chassé de nos jours. En ce qui concerne la grande baleine bleue...

**Voix-off – narratrice (NA) :** Belle baleine aux yeux bleus. Une bête comme on n'en voit peu.

**GD :** ... qui est en fait en voie de disparition. Moins de 500 spécimens. Or, depuis l'origine du monde, les mers en abritaient une population constante.

**NA :** Population. On imagine une ville de baleines qui vont au travail, se rendent des visites, stationnent dans des parkings.

**GD :** ... ensuite, le petit rorqual. Le rorqual pygmé. Le narval, nourriture des esquimaux. Au-dessous, l'énorme jubarte.

**NA :** La jubarte. La jubarte, qui ressemble à Roland Barthes.

**GD :** ... dont on enregistrait les chants. C'est la baleine à bosse des Américains. Aujourd'hui protégée, mais à la limite de l'extinction.

**NA :** Car vous vous éteignez, baleines ! Comme de grosses lampes. Et si vous n'êtes plus là pour nous éclairer, vous et les autres bêtes, croyez-vous que nous y verrons dans le noir ?

**GD :** Vous avez ici, l'outillage classique vers 1830. La lance, le harpon, avec lesquels on a poursuivit jusqu'à disparition totale la grande baleine basque du Groenland, avec lesquels on chasse de nos jours le cachalot qui se nourrit de calamars géants.

**NA :** Harponneurs, moissonneurs. Quand la baleine se meurt, le cachalot se marre car il pense aux calamars.

**GD :** ... Ainsi, pendant des siècles, l'homme et la baleine se sont combattus sans mettre en cause l'équilibre de la Nature. Mais en même temps, la baleine, d'être le plus gros animal vivant, se prêtait au symbole. Et de Jonas à Moby Dick, l'idée de baleines a été aussi sollicité que leur chair, ce qui n'est pas peu dire. Toute l'histoire de la baleinerie en témoigne.

**NA :** Baleines, je vous aime ! Bien sûr, vous ne vous doutiez pas qu'on vous aimait tant quand les Basques vous ont, pour ainsi dire, inventées. Avant eux, on ne chassait pas tellement de grosses bêtes en Europe. Les chevaliers errants tuaient bien un dragon, par-ci par-là. Mais dans l'ensemble, la chasse, la pêche, c'était plutôt merlans et dorades, perdraux et sangliers. En fait, ce sont les esquimaux qui avaient commencé. Sans complication excessive : je te tue, je te mange. Vous n'étiez pas encore une ressource naturelle. Vous étiez des vitamines ou des protéines. Est-ce beaucoup moins gratifiant pour l'amour propre que d'être une protéine que d'être une ressource naturelle, quelque chose comme le pétrole ? Ce que vous avez été tout de suite pour les Japonais, gens industriels. Et aussi, leurs premières conquêtes. En attendant de se livrer aux mêmes genres d'expériences sur de vraies îles, ils se sont faits la main sur de petites îles, errantes et empanachées, sur vous, les baleines. Ils ont tiré de vous tout ce qu'on peut en tirer, à part des transistors : des produits alimentaires, des

encres d'imprimerie, des couleurs, des graisses, des parfums, des souvenirs de Tokyo. Les Japonais sont très forts pour dépecer. Quand ils n'ont plus rien d'autre à portée de sabre, ils se dépècent eux-mêmes. Tout ce qu'ils ont trouvé en vous, ce n'est pas croyable. Vous étiez une nourriture. Vous êtes devenues une industrie. Comme le cinéma ! Et à vous non plus, ça n'a pas réussi.

Pour les Hollandais, vous étiez également une ressource. Mais plus encore : une gloire. Savez-vous que les riches armateurs emmenaient sur leurs bateaux des peintres pour prendre sur le vif les scènes de chasse qui, plus tard, orneraient leur salon. C'est là que votre image vous survit, baleines... dans la lumière immuable de la bourgeoisie naissante. Cette lueur d'éternité qu'elle a inventée comme le signe tangible de l'éternité qu'elle s'attribuait à elle-même. Ce bateau flottait pour toujours. Cette grosse baleine échouée était échouée pour toujours. Et le règne de la bourgeoisie marchande, qu'elle fasse commerce d'argent ou de baleines, était là pour toujours.

Au bout du monde, nous vous avons suivies, baleines, suspendus à votre queue, comme un empennage de grosse comète noire. Nous avons suivies les directions que vous nous indiquiez. Et Jules Verne a peut-être raison de dire que c'est vous qui avez mené les hommes à leurs plus lointaines découvertes : le Spitzberg ou le Cap Horn. Vous qui avez horreur d'être prises pour des poissons, vous avez été nos poissons pilotes.

Baleines, je vous aime ! Vous ressemblez à notre planète la Terre. Vous êtes comme l'aileronde, mais entourées d'oiseaux... entourées de bateaux, aussi, de toutes les nationalités. Tout le monde s'y met : Hollandais, Anglais de la Muscovy Company, Allemands de Brême. Chaque empire prélève sur le peuple des baleines une part correspondant à sa puissance. Il est donc normal qu'à la fin du XIX<sup>e</sup>, la naissance du plus grand empire moderne s'accompagne de la naissance d'une puissante flotte baleinière. Les Américains font main basse sur toutes les ressources nécessaires à leur industrie qui commence et vous ne faites pas exception. Votre huile fera tourner les machines. Elle brûlera doucement dans les lampes. C'est à votre lumière que se feront les comptes et les alliances entre grandes familles baleinières. Ce que le cuivre ou le pétrole seront ailleurs ou plus tard, vous le serez, baleines, pour ces dames qui épousent de jeunes capitaines et dont vous consolidez, en même temps que le buste, la fortune. Mais en même temps que les Américains vous réduisent à l'état de titres en bourse, c'est un Américain qui vous chantera comme personne ne vous avait encore chantées. Herman Melville, en écrivant et en vivant *Moby Dick*, en s'embarquant sur un baleinier, en désertant, en s'embarquant de nouveau, il ira jusqu'au bout du désespoir de l'action. Il prendra au mot cette définition dérisoire de l'action qu'un autre Américain, de l'hémisphère sud, donne presque au même moment : labourer la mer.

Les laboureurs de la mer ont leur pastorale. Un *lock book* français [n.d.l.r. : *Récréations instructives. Campagne d'un baleinier autour du monde. Croquis et notes d'un officier du bord* d'Achille Saint-Aulaire, Paris: Aubert et Cie, 1845], oeuvre de Saint-Aulaire, raconte les expéditions baleinières sur le ton des Indes galantes [n.d.l.r. : opéra de Jean-Philippe Rameau (1735)], car les Français, aussi, ont eu leur part d'Empire. Un baleinier du Havre a possédé jusqu'à 60 navires à la fois. Il est vrai qu'il s'appelait Winslow et qu'il venait de Nouvelle-Angleterre, et le roi de France l'avait promu et c'est tout ce qui compte. D'ailleurs les rois et les baleines entretiennent de secrètes alliances. De nos jours encore, toute baleine échouée sur les côtes d'Angleterre appartient à la Reine. Mais sur les côtes d'Afrique, c'est d'images que le navire faisait provision. Des sauvages comme on n'en ferait plus, des cases, des bêtes. Tout ce qui en désordre composait le Paradis terrestre est remis en ordre : l'exposition coloniale.

Des sauvages sages comme des images, des images belles comme des sauvages, ils en verraient bien d'autres dans les îles du Pacifique : les édens cannibales racontés par Melville, justement. Hommage, ici, au thème du bon sauvage qui fera tant de dégâts dans les âmes civilisées. Depuis Rousseau jusqu'au hippies, dans l'ignorance où ils sont que s'il y a quelque chose qui ne s'apprend pas, c'est la virginité.

Puis, un jour, soufflait la première baleine du voyage. On mettait le navire en panne et tout de suite les fourneaux au travail, prêts à fondre la graisse, à vous fondre, malheureuses baleines. Les pirogues à la mer, les lances aux poings. Vous vous défendiez, baleines. Vous plongiez, là où ces infirmes prisonniers de l'air ne pouvait pas vous suivre. Mais ils vous attendaient. Ils savaient que vous réapparâtriez, que la faim, qui fait sortir le loup du bois, était pour vous la faim de l'air, de leur air. Vous remontiez pour respirer. C'était le premier coup de lance. Lardées, bandriées, achevées, vous rendiez au dieu des baleines votre âme candide, étonnées de tant d'acharnements. Ensuite, vous flottiez et l'on vous faisait en quelque sorte des obsèques nationales. Ne regardez plus baleine ! Ce n'est pas drôle de se voir dépecer et assez peu poétique, ou alors d'une poésie sauvage, terrible, celle de Melville quand il décrit les harponneurs païens qui dansent autour du feu et dont les yeux brillent autour des grandes marmites.

Le seul dieu qui pouvait vous vengez, désormais, c'était le dieu des tempêtes. Quelques fois, le baleinier disparaissait. Il plongeait dans la tempête comme une baleine ferrée. Il ne remontait jamais plus pour respirer. Quelques fois les naufragés étaient recueillis. Ils repartaient sur d'autres baleiniers. La chasse n'avait pas de fin, comme dans les romans de chevalerie : une rencontre, un tournoi où quelques fois, la baleine avait sa chance. Ces combats de gladiateurs de bestiaires marins, on les retrouve encore, inchangés, chez les pêcheurs des Açores, adversaires du cachalot.

De cette pêche artisanale à l'extermination industrielle à bord de navires usine, il y a l'espace d'un canon. Le lance-harpon, inventé en 1860 par le Norvégien Sven Foyn. En voulant humaniser la guerre des baleines, il a créé leur bombe atomique. La facilité du massacre entraîne la mise en péril de plusieurs espèces : la baleine bleue, la baleine grise, la jubarte. En 1972, la Commission baleinière internationale propose un arrêt de la chasse pendant 10 ans. Adoptée avec enthousiasme par la Suisse ou le Liban, cette résolution est évidemment ignorée par les pays qui monopolisent la pêche industrielle : le Japon et l'URSS. Leur argument : « Notre industrie en a besoin ». Mais lorsqu'il n'y aura plus de baleines du tout, il faudra bien qu'elle trouve d'autres solutions, leur industrie ? Alors le problème est clair : avancer de 5 ans une reconversion inévitable ou prolonger inutilement l'hécatombe d'une espèce animale utile à la planète. Dans ces cas-là, les hommes n'hésitent pas. Ils choisissent l'hécatombe.

Pendant des siècles, les hommes et les baleines ont appartenu à deux camps ennemis qui s'affrontaient sur un terrain neutre : la Nature. Aujourd'hui, la Nature n'est plus neutre. La frontière s'est déplacée. L'affrontement se fait entre ceux qui se défendent, en défendant la Nature, et ceux qui la détruisant, se détruisent. Cette fois, les hommes et les baleines sont dans le même camp. Et chaque baleine qui meurt, nous lègue comme une prophétie : l'image de notre propre mort.